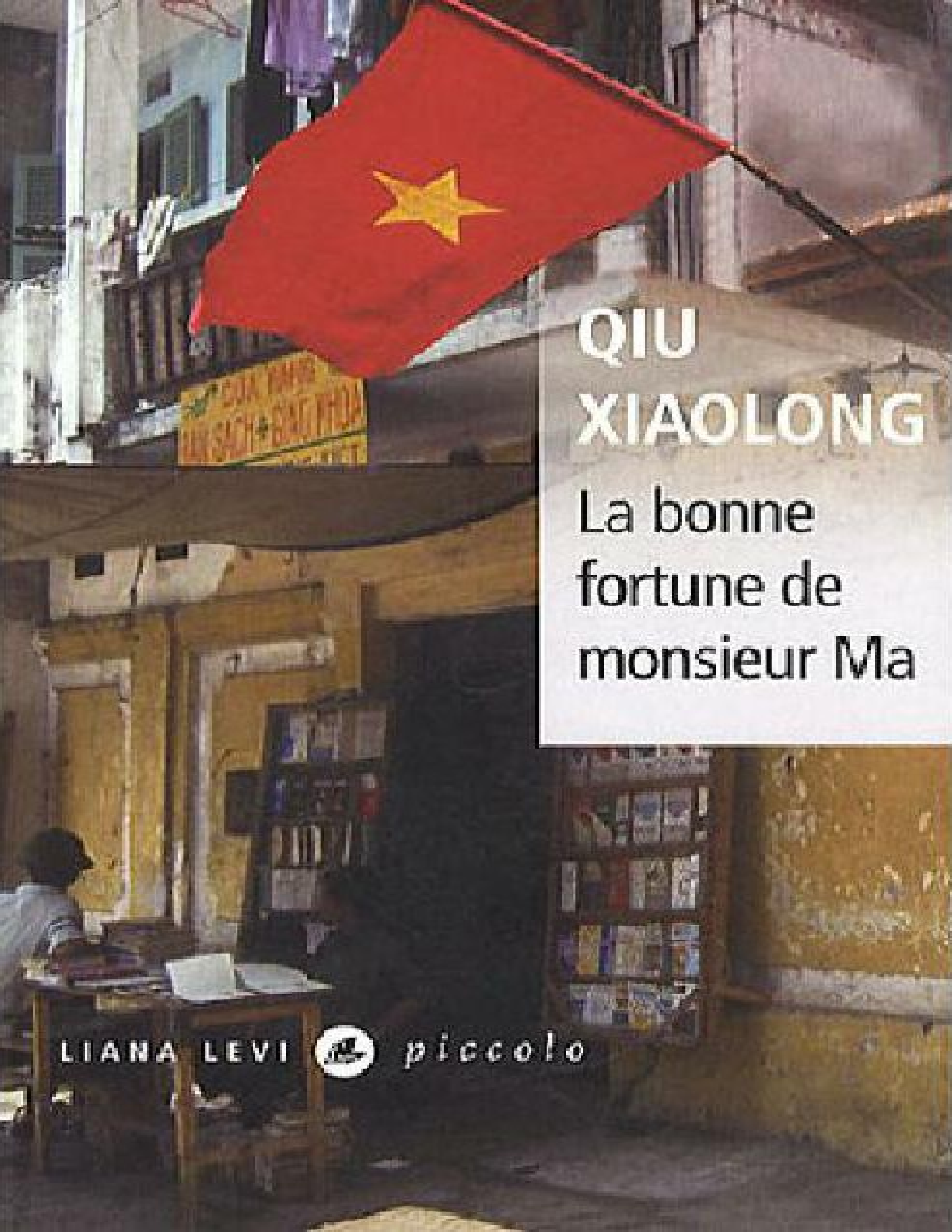

QIU
XIAOLONG
La bonne
fortune de
monsieur Ma
LIANA LEVI
piccolo



« C’est une invention bien connue de conspirer contre le Parti avec des romans », a dit le président Mao. Un précepte que méditent les habitants de la cité lorsque monsieur Ma, le libraire, est arrêté un soir de l’hiver 1962. Son crime ? Posséder dans ses rayons un roman étranger à propos d’un certain docteur russe. Sa peine ? Trente ans d’emprisonnement pour « activités contre-révolutionnaires ». Vingt ans plus tard, Ma est libéré. La Révolution culturelle est loin, Mao est mort, les autorités encouragent l’initiative privée. Que pourrait faire le vieux Ma après tant d’années de prison ? Contre toute attente, son nouveau commerce est un succès. Une reconversion à mille lieues de la littérature. Quoique…

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Fanchita Gonzalez Batlle



QIU Xiaolong est né à Shanghai en 1953. Lors de la Révolution culturelle, son père est la cible des révolutionnaires et lui-même est interdit d’école. Il soutient néanmoins une thèse sur le poète T.S. Eliot et poursuit ses recherches aux États-Unis. Les événements de Tian’anmen le décideront à y rester. Il choisit d’écrire en anglais et publiera huit romans policiers ainsi

qu’un recueil de nouvelles, *Cité de la Poussière Rouge*. Ses livres sont traduits dans près de vingt pays.

Du même auteur,
chez le même éditeur

Mort d'une héroïne rouge, 2001

Visa pour Shanghai, 2002

Encres de Chine, 2004

Le Très Corruptible Mandarin, 2006

De soie et de sang, 2007

La Danseuse de Mao, 2008

Cité de la poussière rouge, 2008 (et « Piccolo » nº 69, 2010)

Les Courants fourbes du lac Tai, 2010

La Bonne Fortune de Monsieur Ma, 2011 (« Piccolo » inédit nº78)

Cyber China, 2012

Qiu Xiaolong

La bonne fortune de monsieur Ma

Traduit de l’anglais (États-Unis)
par Fanchita Gonzalez Batlle



Liana Levi

Note de l'éditeur

« Mes souvenirs de Shanghai commencent à Zhonghua Li, raconte Qiu Xiaolong, une petite allée située à l'angle des rues du Fujian et de Jinling, non loin de la vieille ville et du jardin Yuyuan. Les soirs d'été, assis devant leurs maisons, les habitants se racontaient des histoires, s'échangeaient les dernières rumeurs sur le voisinage en mangeant, buvant et riant. Enfant, je me trouvais parmi les auditeurs. Je me souviens qu'à l'entrée de la cité, un tableau d'affichage récapitulaient les événements les plus marquants de l'année, tant sur le plan politique que social. »

Ces bulletins d'information sont devenus une source d'inspiration pour le romancier installé aux États-Unis depuis 1988. Le recueil *Cité de la Poussière Rouge* (Liana Levi, 2008, Piccolo no 69) s'inspire librement des histoires entendues dans sa jeunesse et les nouvelles qui le composent s'ouvrent sur des extraits de bulletins d'information imaginaires. À travers le récit de destinées personnelles sont ainsi évoqués les événements majeurs qui ont jalonné la période tourmentée allant de 1945 à 2005. Qiu Xiaolong a choisi de reprendre ce principe pour cette nouvelle inédite, *La Bonne Fortune de monsieur Ma.*

I

(1962)

Ceci est le dernier Bulletin d'information de la cité de la Poussière Rouge pour l'année 1962.

En janvier, le Parti communiste chinois a tenu une conférence de travail élargie tirant les leçons des douze années écoulées depuis la Libération et mettant en lumière l'importance du centralisme démocratique et de l'autocritique. Dans son rapport, le Premier ministre Zhou Enlai a souligné le fait que la majorité des intellectuels chinois fait désormais partie de la classe ouvrière.

En septembre, le président Mao a montré que la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie demeure la contradiction principale de la société chinoise. Il a rappelé que la bourgeoisie continue d'exister dans l'ère socialiste et a mis en garde contre le danger d'une restauration du capitalisme à partir des positions révisionnistes dans le Parti. Il est donc nécessaire de poursuivre la lutte des classes jour après jour, mois après mois, année après année.

En octobre, après que le gouvernement indien eut rejeté la proposition chinoise visant à résoudre par la consultation la question de la frontière sino-indienne, des garnisons indiennes ont déclenché des attaques depuis la frontière et les troupes chinoises ont été contraintes de riposter.

*

Un soir de l'hiver 1962, des membres de la brigade des affaires spéciales firent irruption dans la cité de la Poussière Rouge pour perquisitionner la librairie de monsieur Ma.

Deux ou trois heures plus tard, ils l'emmenaient, menottes aux poignets, suivis jusqu'à la rue du Fujian par madame Ma qui pleurait et suppliait.

« Mais pourquoi ? » murmura, perplexe, Dehua, un voisin qui vivait depuis plus de dix ans dans la même maison *shikumen* que Ma. « Monsieur

Ma ne ferait pas de mal à une mouche. »

Toute la cité finit par se poser la même question. Mais que pouvions-nous faire ? Les policiers étaient en droit d’arrêter quelqu’un sans donner d’explication ni montrer de mandat. C’était cela, la dictature du prolétariat. Les autorités du Parti décidaient de tout, de toutes les affaires. Pas d’avocat, pas de jury, et pas de tribunal.

« Nous devons faire confiance au Parti. Il doit y avoir une bonne raison. Notre gouvernement ne ferait jamais de tort à un innocent. Si monsieur Ma n’est pas coupable, il sera relâché », assura le camarade Jun, le responsable du comité de quartier, au cours d’une réunion.

Si un tel discours était politiquement juste, il ne contribuait pas à éclaircir le mystère. Toutefois, les gens savaient bien qu’en pareil cas, moins on en dit, mieux c’est. Nous nous bornâmes donc à consoler l’inconsolable madame Ma qui passait ses journées en pleurs, répétant inlassablement qu’elle ne savait pas pourquoi son mari avait des ennuis.

Huang Jialang, un jeune homme présent aux conversations du soir, réagit tout autrement. C’était, comme on dit, *un jeune taureau qui n’a pas peur du tigre* – pas encore.

Dans la librairie de monsieur Ma, il avait lu toutes les traductions disponibles en chinois des enquêtes de Sherlock Holmes, sans en acheter une seule. Considérant qu’il avait une dette envers Ma et pensant déceler quelque chose de suspect dans cette histoire, il vit là l’occasion de s’essayer au rôle de détective privé.

Discrètement, il commença à recueillir des informations sur le libraire.

Monsieur Ma avait grandi dans la cité. En 1948, un an tout juste avant la Libération, il avait hérité de son père une petite librairie composée de deux pièces, l’une ouvrant sur la rue du Fujian, l’autre, à l’arrière, menant à la cité. Son commerce rapportait peu. Dans le nouveau système de classes instauré au début des années cinquante, il avait pourtant été catalogué « petit propriétaire d’entreprise », une catégorie à peine moins noire que celle de « capitaliste » dans la nouvelle Chine socialiste. Toutefois, personne ne venait l’embêter. C’était une si petite librairie : il y travaillait seul et était incapable d’exploiter quiconque – pas même si l’on appliquait la théorie marxiste de la plus-value.

Il changea le nom de la librairie qui devint *Chez monsieur Ma*, subtile allusion à un personnage de la *Chronique indiscrète des mandarins*, le célèbre roman de la dynastie Ming. Comme le pauvre lettré du roman, il

possédait lui-même une personnalité singulière. Ainsi, il ne comptait pas ses heures et travaillait parfois jusqu'à minuit, pour seulement un ou deux clients. *« Lire des livres est toujours profitable »*, se plaisait-il à répéter. Et jamais il ne chassait les lecteurs sans le sou – parmi lesquels Huang – qui restaient là des heures.

Huang avait entendu Ma citer une autre vieille maxime : *« Une beauté sort des livres, et un trésor apparaît. »* Pour Ma, la première partie au moins de la maxime s'accomplit et une beauté vint à lui, littéralement sortie des livres.

Un soir de mai, une jeune fille s'évanouit dans la boutique, un livre encore serré dans la main. Ma apprit qu'elle était restée là trop longtemps, debout, pour consulter un recueil de poésie qu'elle ne pouvait s'offrir, et qu'elle en avait sauté le dîner. De santé fragile, elle venait de quitter l'université. Il lui prépara un bol de nouilles au bœuf sur le réchaud de l'arrière-boutique et lui fit cadeau du recueil.

Quelques mois plus tard, à la surprise de tous les habitants de la cité, il l'épousa dans cette même pièce, qui désormais ferait office de chambre conjugale. Il y avait juste assez de place pour un grand lit et une rangée de livres dorés sur tranche qui, le soir, luisaient au-dessus de leur tête.

Pour l'occasion, il accrocha sur le mur blanc une seule et unique décoration, un long rouleau de soie calligraphié : *Dans un ruisseau asséché, deux carpes s'enduisent mutuellement de leur salive.*

La librairie devint l'affaire du couple. Les deux bibliophiles excentriques savouraient chaque minute où ils travaillaient ensemble, enveloppés dans le cocon de leur imagination. Trop occupés pour se mêler à leurs voisins, ces derniers les considéraient avec un brin d'indulgence, mais aussi de supériorité. Après tout, leur « petit commerce privé » n'était rien comparé à l'entreprise d'État qui affichait tous les avantages du nouveau système socialiste.

Grâce à leur enthousiasme, au choix judicieux des ouvrages présentés, la réputation de la librairie commença à s'étendre au-delà du quartier. On disait que des professeurs d'université et des journalistes s'y fournissaient régulièrement, et même un écrivain célèbre qui venait accompagné d'un étranger à barbe blanche.

Monsieur Ma connaissait un peu l'anglais et possédait un petit rayon d'ouvrages en langues étrangères. Madame Ma était une hôtesse affable, proposant volontiers une théière de Puits du Dragon aux clients. Les affaires

semblaient se développer tranquillement, ce qui servait la notoriété de la Poussière Rouge.

Or, comme le dit l’adage, *on ne peut pas prévoir comment tournera le vent* – ni celui de la politique, en l’occurrence.

Ce soir-là, la police vint frapper à la porte des Ma et tira monsieur Ma de chez lui, laissant madame Ma seule dans la librairie fermée et toute la cité déconcertée.

Plus tard, on apprit que le libraire avait été condamné à trente ans de prison pour « activités contre-révolutionnaires ».

Huang fut troublé, mais il s’obstina dans son « enquête ». Lors des conversations du soir, il écouta les interprétations des uns et des autres, bien décidé à découvrir ce qui avait mal tourné pour Ma.

La tâche était délicate. Dans une affaire d’« activités contre-révolutionnaires », Huang ne pouvait se montrer trop curieux, sous peine de s’attirer lui-même des ennuis. Il décida donc de « procéder par élimination ».

Huang considéra d’abord l’hypothèse de la fraude fiscale. Le gouvernement avait été sévère avec le secteur privé. Pendant la campagne des « Cinq Anti[1] », nombre de petits entrepreneurs avaient été poursuivis. Mais cette librairie de quartier faisait peu de bénéfices. Les sommes en jeu étaient dérisoires. Huang parvint à se mettre en relation avec quelqu’un du service des impôts qui lui confirma que monsieur Ma n’avait jamais fait l’objet d’aucun contrôle.

Une autre possibilité, bien que peu vraisemblable, pouvait avoir trait au « mode de vie bourgeois » du couple. Ménage heureux selon toute apparence, les Ma n’avaient pas d’enfant – à cause de la santé fragile de madame Ma, disait-on. Selon Confucius, *certaines choses font qu’un homme n’est pas un bon fils, et ne pas avoir de descendance est la plus grave* ; pour monsieur Ma, immergé dans les classiques confucéens, le sujet pouvait revêtir une importance considérable. Parmi les habitués de la librairie, on comptait plusieurs étudiantes.

Mais tous les voisins témoignèrent que les Ma formaient le couple le plus uni qu’on ait jamais connu. En outre, Ma n’aurait pas pu avoir une aventure en cachette de sa femme : ils étaient tout le temps ensemble.

Huang s’adressa ensuite au camarade Jun. Celui-ci refusa de livrer quelque renseignement que ce soit et se borna à répéter que Ma avait été

arrêté comme contre-révolutionnaire parce que sa librairie servait de « centre noir pour des activités antisocialistes secrètes ».

Mais cette histoire non plus ne tenait pas debout. L'emplacement de la librairie permettait à n'importe qui de voir facilement ce que monsieur Ma y faisait, soit par la porte ouverte sur la rue, soit par celle de derrière, souvent entrebâillée.

D'autres dans la cité pressaient aussi le camarade Jun de donner des explications, et celui-ci se sentit tenu de prononcer un nouveau discours lors d'une réunion de quartier.

« Comme l'a dit notre grand dirigeant, le président Mao, *il est nécessaire de parler de la lutte des classes chaque année, chaque mois, chaque jour !* Que pouvaient bien faire tous ces intellectuels bourgeois dans la boutique, à palabrer pendant des heures ? Réfléchissez, camarades ! Il existe beaucoup de livres contre le Parti et contre le socialisme. »

Mais Huang ne le laissa pas s'en tirer si facilement. Il n'y avait rien d'extraordinaire à flâner des heures dans une librairie comme il l'avait fait lui-même. Il soupçonnait aussi quelque chose de suspect chez le responsable du comité de quartier qui semblait mal à l'aise lorsqu'il s'efforçait de répondre aux questions des uns et des autres. Il avait l'air de cacher son amabilité envers madame Ma, jeune trentenaire non dépourvue de charme ni de grâce.

En tant que « membre de la famille d'un contre-révolutionnaire », celle-ci ne pouvait demander d'aide nulle part. Certains voisins suggérèrent comme solution possible qu'elle divorce pour pouvoir repartir de zéro – avec, faute de mieux, un nouveau statut de classe. Dans ces années-là, il était fréquent qu'une femme dénonce son mari en difficulté puis divorce.

Mais madame Ma jura qu'elle attendrait le retour de son mari. Et malgré la pression de la police, elle ne fit aucune déclaration contre lui.

La pièce tenant lieu de boutique fut réquisitionnée pour servir de dépôt au matériel de propagande du quartier. Madame Ma ayant refusé d'envoyer les livres au centre de recyclage, elle les transféra tous dans la chambre. Les nuits sans sommeil, elle écoutait parfois une boîte à musique jouer un petit air que ses voisins pouvaient entendre. Ce n'était pas un chant révolutionnaire, mais la boîte à musique était un cadeau de son mari ; personne n'en parla.

« Je garderai tous les livres jusqu'à son retour, déclara-t-elle. Je sens sa présence en eux. »

Mais madame Ma ne pouvait pas vivre de livres. Ni trouver d'emploi avec un époux contre-révolutionnaire qui la compromettait.

Compte tenu de sa position dans le Parti, il était peu vraisemblable que le camarade Jun lui vienne en aide. Toutefois, Huang avait appris de Sherlock Holmes qu'on ne peut pas toujours deviner les mobiles de quelqu'un.

« Il est nécessaire de mettre en pratique la dictature du prolétariat contre les ennemis de classe, expliqua-t-il, mais cela ne signifie pas que leurs familles doivent mourir de faim », déclara Jun. Et ce fut lui qui proposa une place à madame Ma : balayer la cité pour un salaire de soixante-dix centimes par jour.

L'emploi, aussi peu enviable soit-il, était pour ainsi dire taillé sur mesure pour elle. Pas trop pénible, il n'exigeait aucune compétence particulière. Huang ne put s'empêcher de soupçonner un mobile caché derrière cet arrangement étonnamment « humain ».

Huang chercha également de l'aide auprès de Vieille Racine. Personnage respecté de la Poussière Rouge, Vieille Racine – qui lui aussi avait beaucoup lu sans jamais acheter dans la librairie de Ma – accepta de lui donner un coup de main.

Tous deux entraînèrent le camarade Jun dans un petit restaurant de boulettes de la rue de Zhejiang. Là, après un bol de soupe aux boulettes de crevettes émincées, un plat de tranches d'oreille de porc et deux bouteilles de vin de riz gluant agréablement tiédi, le camarade Jun révéla que les ennuis de monsieur Ma étaient dus à un livre : un roman en langue étrangère à propos d'un docteur du nom de Zhi Vag – un nom pas très chinois, mais, après tout, ces intellectuels inventaient parfois des noms bizarres.

Aucun des trois convives n'avait jamais entendu parler ni du livre ni du docteur. Quoi qu'il en soit, on racontait que les plus hautes autorités avaient ordonné l'arrestation de Ma à cause de cet ouvrage, une décision prise à la lumière de la théorie du président Mao sur la lutte des classes.

« Mais qui aurait pu signaler la présence d'un tel livre aux autorités ? » demanda Vieille Racine en ajoutant une bonne pincée de poivre noir dans la soupe. « Ne vous inquiétez pas, camarade Jun. Ni Huang ni moi ne voulons créer d'ennuis à personne. Simplement, nous avons lu tant de livres sans les payer chez monsieur Ma que nous nous tracassons pour lui. Et puis son épouse fait tellement pitié…

– Je comprends, répondit Jun. C’est d’ailleurs pourquoi j’ai essayé de l’aider. Mais il y a une chose que je ne m’explique pas. Qu’est-ce qui aurait pu causer tout… »

Il apparut que le camarade Jun pouvait avoir une autre raison de se soucier de madame Ma que celle que Huang avait d’abord soupçonnée.

Plusieurs mois auparavant, le commissaire Wen, un dirigeant du Parti dans le gouvernement du district, avait tenu avec un groupe de cadres du quartier une réunion consacrée au dernier courant de la lutte des classes au sujet de laquelle Mao avait de nouveau visé les intellectuels. Comme dans les précédents mouvements, il s’agissait de désigner un certain quota d’ennemis de classe qui méritaient d’être punis. Après la réunion, le commissaire Wen avait questionné le camarade Jun sur son silence pendant la discussion.

« Notre cité est peuplée de gens ordinaires ; ce ne sont pas des intellectuels, ils ne s’intéressent à rien en dehors de la Poussière Rouge », avait expliqué Jun.

C’était juste. Mais ce n’était manifestement pas ce que souhaitait entendre le commissaire, qui demeura immobile, les sourcils froncés, le dos raide comme un bambou.

« Il y a gens et gens, camarade Jun. Tous dans votre cité ne peuvent être aussi simples et ignorants. La Poussière Rouge est connue pour ce que vous appelez les conversations du soir, et j’en ai beaucoup entendu parler. »

Jun fut pris de panique.

« Oh, ce n’est qu’une distraction. L’été, il fait trop chaud pour rester à l’intérieur, alors les gens bavardent dehors. Quant aux intellectuels, eh bien, il y en a un auquel je viens de penser… Monsieur Ma. Il tient une petite librairie. Mais ce n’est pas exactement un intellectuel. Il n’est même pas allé à l’université. Ce n’est qu’un libraire, un rat de bibliothèque… Il répète tout le temps qu’il est toujours profitable de lire des livres. »

Jun ne voyait rien de mal à rapporter la vieille maxime.

Mais il avait tort.

« Quels livres ? poursuivit le commissaire Wen.

– Il y en a tellement dans la librairie, vous savez…

– Non, il y a livres et livres, camarade Jun. La lutte des classes est partout, y compris dans une librairie. »

Après une pause appuyée, le commissaire avait ajouté : « Comme le président Mao l’a dit récemment, *c’est une invention bien connue de*

conspirer contre le Parti avec des romans. »

Depuis, le responsable du comité de quartier ne pouvait s’empêcher de se demander si ses propos avaient quelque chose à voir avec les événements passés… Certes, il n’avait rien dit qui incriminât directement monsieur Ma, mais il n’en restait pas moins tracassé, ce qui pouvait expliquer qu’il ait aidé madame Ma.

Le camarade Jun secouait encore la tête à la fin du repas. Pour le réconforter, Vieille Racine commanda une autre bouteille de vin de riz.

« Du moment que vous n’avez rien fait de mal, camarade Jun, vous n’avez pas à craindre que le diable frappe à votre porte la nuit.

– J’ai moi aussi entendu parler de la consigne de Mao, mais elle concerne un roman chinois, intervint Huang. Mais dans le cas de monsieur Ma, pourquoi un roman étranger ?

– Ça me dépasse moi aussi, répondit Jun. Je vais tenter d’en apprendre davantage. »

À la fin de l’année, le mystère n’était toujours pas résolu. Là-bas, à Pékin, Mao répéta sa mise en garde contre une possible restauration du capitalisme à travers la littérature et l’art. En sa qualité de responsable du comité de quartier, le camarade Jun déclara qu’il était dans l’intérêt de tous de ne plus parler de monsieur Ma. Le vent politique avait tourné. On n’aurait su se montrer trop prudent.

Vieille Racine participa à la conversation du soir en déployant, pour l’effet théâtral, un éventail blanc où était inscrite une phrase de Zheng Banqiao, un lettré de la dynastie des Qing : *Il n’est pas facile d’être ignorant.*

« La formule est superbe. Mais comme dit le vieux proverbe : *Dès qu’un homme commence à lire et à écrire, il s’égare totalement*.

– Les gens doivent pourtant savoir… insista Huang qui n’était pas encore prêt à renoncer.

– Pourquoi vous donner tant de mal ? demanda Vieille Racine. Il y a tant de choses en ce monde pour lesquelles nous n’aurons sans doute jamais d’explication. »

Les efforts de Huang ne restèrent pas vains. Il finit par découvrir autre chose à propos de monsieur Ma.

En prison, celui-ci avait présenté une unique requête : qu'on lui rapporte quelques livres de la librairie fermée. Requête surprenante si l'on considérait le motif de son arrestation. Le gardien y accéda à la condition que Ma ne dispose que d'un seul volume, qui ne soit pas un texte littéraire.

Huang parvint également à joindre quelqu'un au poste de police. D'après le policier, le livre incriminé avait été interdit en Union soviétique. Un livre russe à propos d'un docteur russe. Il avait dû échapper au contrôle de la police. Huang se demanda comment un tel livre, pas encore raduit en chinois, aurait pu faire du tort à la Chine socialiste.

Un matin de la fin décembre, il vit madame Ma qui balayait la cité avec un balai grossier en bambou plus grand qu'elle. Il faisait vraiment froid. Huang frissonna. Il songea à l'époque où il lisait debout dans la librairie et buvait le thé chaud qu'elle lui offrait. Il essaya sans succès de l'aborder.

L'instant d'après, elle avait disparu. Sur le sol humide ne restait qu'une feuille jaunie.

Dans un poème de la dynastie des Tang, une feuille tombée dans une flaque après la pluie symbolisait la solitude d'une femme abandonnée. Mais Huang ne parvint pas à se rappeler s'il avait lu ce poème dans la librairie de monsieur Ma.

---

1. Au début des années cinquante se déroulèrent les « campagnes des Anti » : celle des « Trois Anti » destinée à lutter contre la corruption, le gaspillage et la bureaucratisation, puis celle des « Cinq Anti » qui s'opposait à la bourgeoisie économique.

II

(1982)

Ceci est le dernier Bulletin d'information de la Poussière Rouge pour l'année 1982.

En janvier, le Comité central du Parti a approuvé la synthèse du procès-verbal de la Conférence nationale sur le travail rural annonçant que plus de 90 % des communes populaires ont introduit des systèmes multiformes de responsabilité.

En août, les gouvernements chinois et américain ont publié un communiqué conjoint sur la réduction progressive des ventes d'armes des États-Unis à Taiwan en vue d'un règlement définitif de la question.

Au cours du Douzième Congrès national du Parti, Deng Xiaoping a déclaré : « Dans notre programme de modernisation, nous devons partir des réalités, intégrer la vérité universelle du marxisme dans les réalités concrètes de la Chine, suivre notre propre voie et construire le socialisme à la chinoise. » Hu Yaobang a évoqué les principales missions du Parti dans la nouvelle période historique : unir les peuples de toutes nationalités, travailler dur en ne comptant que sur nos propres forces, réaliser la modernisation de l'industrie, de l'agriculture, de la défense nationale, de la science et de la technologie, faire de la Chine un pays socialiste culturellement avancé et hautement démocratique.

En septembre, le Premier ministre britannique Margaret Thatcher est venue en Chine pour une discussion approfondie avec les dirigeants chinois sur la question de Hong Kong.

Début décembre, la cinquième session du Cinquième Congrès national du peuple a adopté la nouvelle Constitution et approuvé le Sixième plan quinquennal (1981-1985) pour l'économie et le développement social.

*

Monsieur Ma fut libéré en 1982, dix ans avant la date prévue.

Ce fut une surprise totale pour ceux de la Poussière Rouge.

Et à plus forte raison pour le camarade Jun. D'ordinaire, les autorités auraient avisé en premier lieu le responsable du comité de quartier d'un événement aussi étonnant.

Les choses changeaient, bien sûr. De nombreuses « erreurs » avaient été rectifiées après la Révolution culturelle. Liu Shaoqi, par exemple, le président de la République populaire de Chine, avait été accusé à tort par le président Mao, chef du Parti communiste. Persécuté, jeté en prison où on l'avait laissé nu et sans soins, il y était mort comme un rat. À présent, des photos de Liu, réhabilité, réapparaissaient dans le *Quotidien du peuple* ; mais le portrait de Mao dominait encore la place Tian'anmen.

Monsieur Ma n'était personne en comparaison. Néanmoins, à la Poussière Rouge, nous nous sommes sincèrement réjouis pour son épouse. Comme dans l'opéra de Pékin où Wang Baochai, une vertueuse épouse du VIIe siècle, attend son mari huit années durant dans une misérable caverne, madame Ma eut la chance de voir son mari revenir – même s'il n'avait rien du général triomphant de la dynastie des Tang rentrant chez lui.

Pendant toutes ces années, madame Ma avait bien plus mal vécu que l'héroïne de l'opéra, à balayer les feuilles mortes jour après jour et par tous les temps. Elle faisait maintenant partie du décor de la Poussière Rouge, femme frêle au sourire humble, traînant un balai de bambou plus grand qu'elle, une poubelle en plastique sur le dos.

Chose étonnante, le travail physique semblait avoir amélioré sa santé ; ses joues s'étaient colorées et certains l'attribuaient à une exposition prolongée au vent et à la pluie.

Pendant la Révolution culturelle, elle avait subi humiliation et persécution en tant que membre d'une famille noire[1], mais probablement pas davantage que d'autres « oiseaux du même plumage noir ». Et elle continuait de faire sa visite mensuelle à la prison. Finalement, la cité la respectait pour son dévouement sans faille envers son mari.

« L'homme ne doit pas être si mauvais pour avoir une telle épouse », fit remarquer Vieille Racine quand il apprit la libération de Ma.

Ce matin-là, le groupe de résidents qui se pressa à l'entrée de la cité venait accueillir un homme injustement accusé, mais aussi une femme qui avait foi en son mari.

C’est un Ma totalement transformé qui vint à eux, cheveux et sourcils blancs comme un harfang des neiges, le pas traînant et incertain, s’appuyant lourdement sur l’épaule de sa femme ; il portait des lunettes aux verres en cul de bouteille et ses yeux clignaient sans cesse au soleil. On disait qu’il s’était abîmé la vue en lisant trop longtemps dans sa cellule sombre.

Le couple n’en présentait pas moins le spectacle touchant d’un homme aux cheveux blancs accompagné d’une femme aux joues roses, comme dans l’imagerie traditionnelle, pourtant il n’y avait pas entre eux une très grande différence d’âge.

Plus tard, au cours d’une réunion spéciale de quartier, le camarade Jun prononça un discours soigneusement préparé.

« Au début des années soixante, il était politiquement nécessaire pour les autorités du Parti de se montrer vigilantes à l’égard de toute tentative de sabotage par l’ennemi de classe. Dans l’intérêt de la Chine socialiste, nous le comprenons tous. Il faut avoir une attitude positive envers l’histoire, monsieur Ma. Il est à présent juste, politiquement juste, de rectifier les erreurs. *Il faut regarder devant, pas derrière.* C’est le nouveau mot d’ordre de notre Parti. S’il y a quoi que ce soit que le comité de quartier puisse faire pour vous, monsieur Ma, dites-le-nous.

– Il y a une chose que pourrait faire le comité, répondit lentement le vieil homme. Ma femme est prête à continuer de balayer la cité, mais je dois moi aussi faire quelque chose. »

C’était une demande légitime. Il était impossible que Ma obtienne un nouvel emploi à son âge. S’il avait travaillé dans une entreprise d’État, il aurait pu retrouver son ancien poste. Mais ce n’était pas le cas ; personne ne revendiquait la responsabilité de l’erreur.

Le camarade Jun suggéra que les Ma reprennent leur activité de libraires. C’était providentiel que madame Ma ait conservé les livres dans la petite chambre ; ils étaient couverts de poussière mais intacts.

Au milieu des années quatre-vingt, librairies et stands de livres réapparaissaient peu à peu dans le secteur privé. Les Ma n’auraient pas trop de mal à obtenir le renouvellement de leur licence, et le camarade Jun proposa de faire la demande en leur nom. En outre, il rendit au vieux couple la pièce qui avait servi de lieu de stockage pour le matériel de propagande du quartier.

Nouvel étonnement pour la cité, mais personne ne fit de commentaire. Après tout, les Ma avaient beaucoup souffert pour rien.
« Non, une librairie ne servira qu'à me rappeler mes ennuis », déclina monsieur Ma en clignant des yeux comme une chouette blanche.
À la place, il voulait ouvrir une herboristerie.

La semaine suivante, Ma déposa lui-même la demande de licence. Celle-ci voyagea d'une administration à l'autre sans faire le moindre progrès. Non pas parce que Ma n'avait aucune formation médicale, pensions-nous, mais parce qu'il n'avait pas de relations.
Le camarade Jun prit l'initiative d'appuyer sa demande. Huang, que l'on appelait désormais Huang Senior à cause de son fils – Huang Junior avait emménagé dans un appartement neuf à Minghang tout en gardant sa pièce à la Poussière Rouge –, offrit lui aussi son aide.
Mais les mois passaient sans amener d'avancées. Et monsieur Ma ressemblait de plus en plus à une vieille chouette lorsque, assis dehors, il poussait des soupirs caverneux qui rappelaient les chuintements sinistres de l'oiseau dans les bois.

Puis un jour, sans crier gare, monsieur Ma reçut sa licence par courrier express.
D'après Huang Senior, un membre de la police était intervenu en faveur du vieil homme. La nouvelle déconcerta tout le monde ; on n'avait jamais entendu dire que Ma y avait des relations.
Quoi qu'il en soit, une nouvelle enseigne fut confectionnée annonçant fièrement : *Herboristerie du Vieux Ma*.
« Félicitations, monsieur Ma ! La roue de la fortune tourne en votre faveur », se réjouit le camarade Jun avant d'ajouter sur un ton plus officiel : « Les autorités encouragent l'entreprise privée dans notre pays.
– Merci, camarade Jun. Nous devons tout à la nouvelle politique du Parti », répondit madame Ma en joignant les mains dans un geste de reconnaissance.
Au milieu des résidents rassemblés devant l'herboristerie pour fêter son inauguration, Huang Senior alluma une longue chaîne de pétards suspendue au bout d'une perche de bambou. Une pratique qui n'était plus guère encouragée pour des raisons de sécurité, mais que la ville avait autorisée à

titre exceptionnel, parce qu'elle portait chance et possédait, disait-on, le pouvoir d'effrayer les mauvais esprits.

Puis Huang Senior déclara d'une voix forte : « Vous connaissez bien votre chemin, monsieur Ma !

– Vos affaires galoperont comme un coursier sur des milliers de lis, monsieur Ma ! » renchérit Vieille Racine dans le vacarme des pétards.

Ces mots faisaient référence au dicton : *Un vieux cheval connaît toujours le chemin*. En plus de désigner un nom de famille, le caractère chinois *ma* pouvait aussi signifier « cheval ». *Herboristerie du Vieux Ma* était un nom bien choisi pour la boutique. Un vieux cheval pouvait se révéler un outsider sérieux, et toute la cité pria pour le succès de sa nouvelle entreprise.

Après les vœux et les pétards, une certaine inquiétude persista tout de même. À cette époque, beaucoup de gens bénéficiaient encore de l'assurance-maladie et il était peu vraisemblable qu'ils fréquentent une petite herboristerie privée. Et puis, il fallait du temps pour s'attacher une clientèle, et monsieur Ma avait déjà plus de soixante ans.

Mais la cité n'était pas au bout de ses surprises. Les affaires de Ma semblaient effectivement galoper. On vit bientôt les clients faire la queue devant l'herboristerie. Madame Ma dut sortir deux bancs de bois pour qu'ils puissent patienter assis.

Était-ce grâce à ses compétences de médecin autodidacte ? Un vieux cheval comme Ma s'y retrouvait peut-être parmi les herbes, pourtant une telle popularité ne se créait pas du jour au lendemain. Nous ne pouvions nous empêcher de nous poser des questions. On voyait aussi des étrangers venir à l'herboristerie, presque comme au temps de la librairie.

« Il devait décidément s'y être passé des choses suspectes pour que le gouvernement le mette derrière les barreaux dans les années soixante… » avança l'un de ses vieux voisins.

Finalement, Huang Senior décida d'étudier lui-même la question. Et bien que le temps de la lutte des classes et de Mao soit passé, le camarade Jun l'approuva avec énergie.

Sous prétexte d'apporter au vieux couple du vin de riz gluant de Shaoxin, Huang Senior se rendit à la boutique. Il dirigeait à présent une chaîne de distribution de vin de Shaoxin pour les hôtels et les restaurants. Son geste pouvait apparaître comme un témoignage de gratitude pour toutes les aventures de Sherlock Holmes qu'il avait lues gratuitement autrefois.

Ce matin-là, il trouva l'endroit aménagé comme la salle du catalogue d'une bibliothèque. Le long des murs blancs s'alignaient des meubles de chêne garnis de multiples petits tiroirs avec chacun une étiquette. Un homme à barbe blanche, portant des lunettes cerclées de métal et un long collier de perles sculptées, était assis à son bureau dans un fauteuil d'acajou. Monsieur Ma donnait l'image d'un reclus taoïste profitant de ses vieux jours en harmonie avec la nature.

À côté du bureau, un long comptoir de verre présentait un assortiment impressionnant d'échantillons d'herbes, ainsi que des livres ouverts, des revues et des photos qui tous témoignaient des effets bénéfiques de l'herboristerie orientale.

Huang remarqua qu'une « diablesse étrangère » se trouvait dans la pièce. Assise dos à lui, la jeune fille aux longs cheveux blonds tombant sur les épaules avait posé son poignet d'un blanc lumineux sur le bureau.

« Laissez-moi voir votre langue », disait monsieur Ma.

Il examina la langue de la jeune fille, puis ferma les yeux et tâta son pouls pendant plusieurs minutes.

« Rien de très grave. Le yang paraît un peu élevé par rapport au yin. L'énergie ne circule pas en parfaite harmonie dans votre corps. Trop de surmenage, peut-être ? Je vais vous faire une ordonnance. Des herbes pour rééquilibrer le yin et le yang, et d'autres pour la circulation du sang qui amélioreront tout le système. Rien que des herbes fraîches.

– C'est fantastique, dit la jeune fille en chinois. Il est impossible de trouver de tels remèdes aux États-Unis. »

D'un geste ample de son pinceau en poils de queue de putois, monsieur Ma rédigea l'ordonnance sur une feuille de papier de bambou et la tendit à son épouse. « Choisis les herbes les plus fraîches », lui dit-il.

Le numéro commercial était très au point, songea Huang. Il était pratique pour le client d'obtenir en une seule visite, et l'ordonnance et les herbes. Mais comment une jeune Américaine avait-elle eu vent de l'existence de l'herboristerie ? Qui plus est, une herboristerie nichée dans une cité et ouverte depuis seulement deux semaines ?

Quand la jeune fille sortit, un gros paquet à la main, Huang lui posa la question.

« Comment j'ai appris l'existence de cette boutique ? répéta-t-elle avec un petit rire. Mais, à cause du docteur Jivago, bien sûr !

– Pardon ? » Il n'y comprenait rien.

« Vous n’avez pas lu le *Wenhui*, n’est-ce pas ? Celui du 30, le mois dernier… »

C’est ainsi qu’un exemplaire du *Wenhui* atterrit sur le bureau du comité de quartier.

À la troisième page figurait un long article intitulé « À cause du docteur Jivago ».

> Monsieur Ma, un libraire ordinaire, a été jeté en prison en 1962. Son crime ? Conserver en rayon un exemplaire du *Docteur Jivago* en anglais. Un roman considéré à l’époque comme contre-révolutionnaire. Qui diable est le docteur Jivago ? Un intellectuel de la bourgeoisie décadente qui tente de s’opposer à la Révolution russe. « C’est une invention bien connue de conspirer contre le Parti avec des romans », a dit le président Mao. Et sans doute cela s’appliquait-il aussi à monsieur Ma qui possédait *Le Docteur Jivago* dans ses rayons.
>
> La police de Shanghai fut informée de l’existence du livre, ainsi que des visites régulières d’intellectuels bourgeois à la librairie, y compris d’un écrivain de droite qui avait vécu aux États-Unis. Monsieur Ma fut condamné à trente ans d’emprisonnement et on ferma la librairie. On ne l’autorisa à garder avec lui qu’un dictionnaire de médecine ; le président Mao avait déclaré que la médecine chinoise était un trésor.
>
> Heureusement, la traduction chinoise du *Docteur Jivago* n’a pas pris trente ans pour apparaître dans nos librairies d’État. On peut avoir des opinions différentes sur ce qu’est un livre, mais personne ne peut le retenir comme une preuve à charge contre un libraire. Il a fallu vingt ans pour que Ma soit libéré. Dix ans de moins que prévu, grâce à la nouvelle politique de notre Parti.
>
> Une fois réhabilité, Ma n’a pas eu le cœur de rouvrir la librairie. Grâce aux connaissances acquises tout seul en prison, il a choisi de monter à la place une herboristerie. On peut supposer qu’il ne voulait pas avoir perdu vingt ans de sa vie pour rien.
>
> Comme dit un proverbe anglais, *à quelque chose malheur est bon*. Ainsi, grâce au docteur Jivago, monsieur Ma est devenu médecin.

Pendant la conversation du soir, le camarade Jun secouait la tête devant l’article, incapable de s’adresser à l’assistance impatiente.

« Un article dans le *Wenhui* ! s’exclama Pang Longues Pattes. Le vieux Ma a des relations. Cette publicité vaut une fortune !

– Mais comment la journaliste a-t-elle pu être au courant de cette histoire ? » demanda Liu Quat’Zyeux.

Personne ne pouvait répondre. Quel genre d’homme était le docteur Jivago ? Probablement un bon médecin comme monsieur Ma, qui s’était mis à faire cadeau des herbes à ses voisins.

Ce n'est qu'un mois plus tard qu'à la Poussière Rouge on apprit une autre histoire de la bouche de Huang Senior.

Une de ses connaissances qui avait des relations au *Wenhui* racontait qu'un officier de police de haut rang fréquentait autrefois la librairie de Ma – peut-être y lisait-il gratis lui aussi ? Il avait appris la mésaventure de monsieur Ma, pris contact avec le responsable du bureau chargé de la « rectification des erreurs de condamnations » et fait libérer le vieil homme avant l'heure.

Le mystérieux bienfaiteur avait continué de veiller sur ses intérêts, allant jusqu'à s'assurer qu'il obtienne une licence spéciale. Ce policier devait, lui aussi, être un admirateur du *Docteur Jivago*.

Il avait raconté toute l'histoire à sa petite amie, une jeune journaliste du *Wenhui*, et pour lui faire plaisir, celle-ci l'avait publiée.

Huang avait également appris autre chose sur la relation impossible entre le policier et la journaliste, mais c'était, bien entendu, une autre histoire[2].

« Cela me rappelle un autre proverbe à propos des chevaux, conclut Vieille Racine. *Quand le vieil homme de Sai perd son cheval, ce n'est pas nécessairement un mal, car le cheval perdu ramène avec lui un autre cheval*. “Il y a tant de choses en ce monde pour lesquelles nous n'aurons sans doute jamais d'explication”, dit-on. C'est bien vrai. Tout cela à cause du docteur Jivago. »

---

1. C'est sous cette étiquette générique que tout individu dont les origines de classe, les propos ou les actions étaient jugés condamnables était mis au ban durant la Révolution culturelle.

2. Les lecteurs qui n'auraient pas reconnu ce « mystérieux bienfaiteur » pourront se reporter à *Visa pour Shanghai*, du même auteur (Liana Levi, 2002 et Points Seuil, 2004).



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *Doctor Zhivago*
© 2010 by Qiu Xiaolong
© 2011, Éditions Liana Levi, pour la traduction française
© 2012, Éditions Liana Levi, pour la présente édition numérique
Couverture : D. Hoch. Photo : © Owen Franken / CORBIS. Photo de l'auteur : D.R.



Cette édition électronique du livre *La bonne fortune de monsieur Ma* de Qiu Xiaolong a été réalisée le 09 mai 2012 par ePagine.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782867465642 - Numéro d'édition : 78).